

Installée près de Thiviers, en Dordogne, Anaïs Gailhbaud est restauratrice du patrimoine. Habilitée « Musées de France », elle s'est spécialisée dans la sculpture et les objets ethnographiques. En 2008, elle a été lauréate du concours « Un patrimoine pour demain ».

Anaïs Gailhbaud, ange gardien du patrimoine

par Hervé Brunaux, écrivain

Anaïs Gailhbaud a de la suite dans les idées. Adolescente déjà, elle s'amuse à sculpter dans le jardin familial des pièces de bois glanées au cœur généreux des forêts alentour. Aujourd'hui, guère plus âgée, elle se penche attentivement sur une statue de saint Fiacre rongée par le temps, à laquelle elle tente de redonner un peu de son lustre d'antan. Le rapprochement entre les deux activités ne relève pourtant que d'une continuité illusoire. Sa profession de restauratrice du patrimoine l'apparente davantage à une archéologue qu'à une artiste libre de ses inspirations. « J'ai été tentée d'emprunter la voie artistique, mais ce n'est pas ce qui me passionne le plus. Et puis une retouche de conservation peut elle-même revêtir un aspect créatif... En restauration aussi, le regard a une grande importance, pour la perception des formes, des couleurs, des rendus... Il faut de surcroît développer des compétences techniques et scientifiques très variées. »

Du jardin familial au jardin clos

Anaïs, tout au long de ses brillantes études à l'école du Louvre puis à l'Institut National du Patrimoine, a ainsi su concilier son goût du contact avec la matière et ses aspirations scientifiques. Agrémentée d'une solide connaissance de l'histoire de l'art, sa formation est assez éclectique pour lui éviter tout ronronnement routinier. Comme elle navigue à l'envi d'un musée d'Île-de-France à un temple de Karnak, du château de Compiègne aux stucs de la salle Wagram, l'ennui peut patienter encore longtemps, il n'est pas près d'être convié dans son quotidien. Les objets ethnographiques lui apportent une satisfaction particulière. « Très peu de restaurateurs s'y consacrent. J'aime leurs matériaux souvent rares, et le mélange de techniques qu'ils requièrent. J'ai récemment travaillé sur un beau masque suédois du XIX^e siècle. » Le rapprochement entre les arts est aussi pour elle une source constamment renouvelée de motivation. Elle vient de le prouver avec éclat lors de la restauration d'une œuvre du musée d'Arras, qui lui a valu d'être une des lauréates 2008 du concours « Un patrimoine pour demain », initié par la revue *Pèlerin*.

Son défi a consisté, au fil d'une année de travail assidu dans le cadre de son diplôme, à redonner vie à un retable du XVI^e siècle, qui prenait les contours d'un « jardin clos », pièce réalisée par des moniales béguines à partir de perles, de soie, de parchemin, de cire, de fil métallique, et, peut-on supposer, de reliques. Les béguines étaient des religieuses de Belgique et des Pays-Bas, aussi a-t-on conservé davantage de témoignages de jardins clos dans une région comme le Brabant qu'en France. L'exemplaire d'Arras n'en revêt que plus d'intérêt patrimonial. Les jardins clos symbolisaient l'âme de la religieuse préservée de l'extérieur. Derrière ces décors floraux, derrière ces mises en scène naïves d'objets de dévotion à la facture minutieuse, il faut avant tout regarder les jardins clos comme un poignant vestige d'expression créative de femmes de cette époque, plus volontiers cantonnées aux travaux textiles. Certaines moniales béguines étaient d'ailleurs très cultivées, elles allaient jusqu'à tenir des discours politiques, ce qui contribua à la dissolution de leur ordre par le pape, contrarié devant tant d'indécence libertaire. « On a tendance à ne voir cette œuvre que comme un

passé-temps de bigote recluse, alors qu'au contraire, elle est porteuse d'un puissant message mystique d'émancipation. »

Au plus près du patrimoine périgordin

Si elle est sensible à la portée de l'objet, il n'en reste pas moins qu'Anaïs se retrouve à l'origine face à un support de bois délité par les variations d'humidité, la lumière, les insectes... Fissuré, troué, brinquebalant, le précieux retable en relief fait alors peine à voir, et constitue donc une alléchante promesse pour tout restaurateur patenté. « Bien sûr, il est désespérant de voir une œuvre aussi abîmée au départ, mais il est en retour tellement valorisant de la voir renaître et de lui assurer une existence durable ! » La restauration s'assimile d'abord dans ce cas, comme presque toujours, à de la conservation curative, dont la première étape passe par une consolidation de tous les éléments de l'œuvre, pour éviter qu'ils se dégradent encore davantage, en voyageant jusqu'à l'atelier de l'I.N.P. Une véritable enquête commence pour Anaïs. Elle dissèque la composition pour en recenser les multiples constituants, qu'elle s'applique à comparer avec d'autres jardins clos européens, afin de cerner avec précision l'origine de l'œuvre. Examen diagnostique, études technologiques sont menés en étroite collaboration avec des laboratoires de pointe. On y scrute les pigments, on y date le bois par les procédés de la dendrochronologie... « Ce croisement de spécialistes de plusieurs disciplines est très stimulant, chacun s'enrichit du savoir des autres. »

Anaïs ne cherche pas ensuite à reconstituer les éléments disparus. « À moins d'être extrêmement bien documentée, je ne complète rien, je laisse les lacunes apparentes. Je dois juste nettoyer soigneusement, et ne jamais falsifier les œuvres avec des techniques modernes qui pourraient se confondre avec les techniques originelles. » L'esprit analytique et la virtuosité de la jeune restauratrice se révèlent au grand jour lors de la renaissance de ce jardin clos, ce qui, au delà du prix qui lui est décerné, lui ouvre de vastes horizons de travail. Si elle garde un point d'attache professionnel en région parisienne, elle sait demeurer fidèle à ses racines périgordes, et aménage un moderne atelier sécurisé dans la verte campagne thibérienne, qui lui permet de rayonner vers tout le Sud-Ouest et le centre de la France. « C'est le patrimoine de notre région, tellement abondant et vivant, qui m'a donné envie de faire ce métier. On a parfois l'impression qu'à Paris le patrimoine est surévalué, alors qu'il est sous-évalué dans le Sud-Ouest. Je trouve qu'il est important de se battre pour que les œuvres en soient reconnues et protégées en connaissance de cause. » Une façon aussi de renouer le contact avec un patrimoine rural qui la divertit de ses pérégrinations muséales. « Dans un village, les gens n'ont pas le même rapport à l'objet qu'un conservateur, qui porte un regard d'expert. À la campagne, il existe souvent un attachement sentimental aux objets, publics ou privés, qui peuvent aussi être liés à un épisode familial. On rejoint la grande histoire par des histoires individuelles. » Cette respiration d'humanisme est une facette supplémentaire de la personnalité d'Anaïs Gailhbaud, certes pas la moins attachante de son talent protéiforme.

Anais Gailhbaud
06 13 56 10 40
anais_gailhbaud@yahoo.fr
conserver.restaurer.free.fr